

**UN TEMOIGNAGE ANGLO-AUSTRALIEN SUR
LA TRANSYLVANIE***
**O MĂRTURIE ANGLO-AUSTRALIANĂ
ASUPRA TRANSILVANIEI**

Mihai Sorin Rădulescu

Abstract

The article deals with an unknown text about Transylvania and its inhabitants, which is included in the VIIIth tome of the *Abrégé de l'histoire générale des voyages faits en Europe. Suite du voyage en Allemagne* (Paris, Chez Moutardier, Libraire, 1804, pp.351-362), by the anglo-australien scientist Robert Townson (1764-1827). It contains the French translation of his travel account intitled *Voyage en Hongrie*, published in English in London, in 1797, to which a description of Transylvania is added which Robert Townson indicates as a manuscript of prince Francis II Rákóczi. Yet its paternity rests a mystery: who is the real author, Robert Townson, Francis II Rákóczi or even somebody else?

Key words: Transylvania, Robert Townson, Francis II Rákóczi, Hungarians, Romanians, Saxons, Sicules, Dacia, Scythians.

Au début des années '90 le regretté avocat et généalogiste Alexandru V. Perietzianu-Buzău (1911-1995) m'a fait cadeau quelques livres anciens, parmi lesquels le huitième tome d'un *Abrégé de l'histoire générale des voyages faits en Europe. Suite du voyage en Allemagne*, paru à Paris, chez Moutardier, Libraire, 1804, relié avec une *Description succinte du Royaume de Hollande*, traduction du néerlandais, publiée à Amsterdam, chez E.Maaskamp. Le volume a une vieille reliure en cuir sur laquelle est écrit "Royaume de Hollande, Pays-Bas, Londres, Hongrie, Istrie et Dalmatie", et sur la page de titre de la Description de Hollande, l'ancien propriétaire a posé son *ex libris* (sous la forme de l'empreinte d'une estampille): "Biblioteca Alexandru V. Perietzianu-Buzău No. 471". Le livre avait fait partie, comme les autres aussi, de la bibliothèque de son grand-père Ștefan Perietzianu-Buzău (1844-1918), sénateur, caissier de la Ligue Culturelle, souteneur du mouvement d'émancipation des Roumains de Transylvanie. Où est-ce que cette bibliothèque s'est exactement trouvée ? Une carte de visite de ce boyard - avec des

* Communication présentée le 21 mai 2008, au XIII^e Colloque annuel du Musée National Cotroceni.

études faites à Paris, comme tant de membres de sa classe - indique en tant qu'adresse "str. Al. Lahovary 30" et selon ce que je sais de son petit-fils, il a érigé la maison rue General Budișteanu qui allait abriter jusque pas longtemps le Musée mémorial du sculpteur Corneliu Medrea. D'ailleurs une coïncidence s'avère peut-être significative: une maison somptueuse dans laquelle a vécu un personnage important, lié en quelque sorte par son activité aux Roumains de Transylvanie, allait abriter pendant quelques décennies le lieu de mémoire d'un artiste originaire de Miercurea Sibiului, établi à Bucarest dès sa jeunesse. C'est dans cette maison qu'a habité aussi Gheorghe Buzdugan, premier-président de la Haute Cour de Cassation, pendant la période dans laquelle il était membre de la Régence, et récemment elle a compté parmi les immeubles revendiqués par la Maison Royale - et retrocédé. Ștefan Perietzianu-Buzău a également été le propriétaire d'un manoir à Beceni (dans le district de Buzău), dans la Vallée du Slănic, où s'est trouvée une partie de sa bibliothèque. Originaire du village de Perieți (dans le district de Ialomița), cette famille de boyards a donné plusieurs intellectuels et hauts fonctionnaires, parmi lesquels l'avocat et poète I. Gr. Periețeanu et l'ingénieur Alexandru Periețeanu, directeur aux Chemins de Fer. Une branche de cette famille s'est établie dès le XVIIIe siècle dans le district de Buzău, où le "pitar" Grigore Periețeanu - marié à Smaranda née Fiñescu - a fondé l'église de Beceni, terre qui allait se transmettre en famille pendant quelques générations, jusqu'à l'instauration du régime totalitaire.

Le fait que Ștefan Perietzianu-Buzău était intéressé à l'histoire des régions au nord des Carpates se voit aussi dans le fait qu'il possédait dans sa bibliothèque les *Mémoires* de François II Rákóczi, avec leur titre exact *Histoire des Révolutions de Hongrie*, publié après sa mort à La Haye, "chez Jean Neaulme", en 1739. Grâce à la générosité de son petit-fils, les tomes III, IV et V sont arrivés en ma possession.

L'*Abrégé de l'histoire générale des voyages faits en Europe* (plus loin l'*Abrégé...*), mentionné plus haut, ayant d'ailleurs sur la contrepage de celle de titre une gravure au visage de l'empereur Joseph II, est le fruit des voyages éclairés d'un personnage dont je ne sais pas s'il a été plutôt britannique ou plutôt australien. Il s'agit du médecin Robert Townson (1764-1827)¹, auteur d'ouvrages de minéralogie (*Philosophy of Mineralogy* et *Tracts and Observations in Natural History*), que certains considèrent en tant que le premier savant de l'Australie et qui a été inclus dans le bienconnu recueil *Călători străini despre Țările Române* (Voyageurs étrangers sur les Pays Roumains)², dans un volume concernant la première moitié

¹ Sur la biographie de Robert Townson, *The Australian Encyclopedia*, vol. VIII, Michigan State University Press, sans année, p. 544. Voir aussi *Australian Dictionary of Biography Online Edition*, sur le site <http://www.adb.online.anu.edu.au/biogs/AO20490b.htm>, l'article sur Robert Townson (ici l'année de sa naissance est 1762, avec un signe d'interrogation).

² *Călători străini despre Țările Române* (Voyageurs étrangers sur les Pays Roumains), vol. X, IIème partie, volume paru par les soins de Maria Holban, Maria M. Alexandrescu-Dersca-Bulgaru, Paul Cernovodeanu (rédacteur responsable), Bucarest, Editura Academiei Române, 2001, pp. 1174-1178. Malheureusement il y a quelques erreurs dans la présentation de ce pionnier de la colonisation de l'Australie, parmi

du XIX^{ème} siècle. Le récit de voyage reproduit là est extrait de *Travels in Hungary with a short account of Viena in the year 1793* (Londres, 1797) et il contient le séjour de Townson à Oradea³, ainsi qu'un bref passage sur les mines de sel du Maramureş⁴. Ce qui ne figure pas dans *Călători străini...* c'est un texte intéressant sur la Transylvanie, contenu dans le huitième tome de l'*Abrégé...*, dans le VI^{ème} chapitre⁵, un témoignage qui nous retiendra l'attention en ce qui suit.

Pourquoi est-ce qu'un voyageur anglo-australien était-il intéressé à la Transylvanie? Quel étaient son *background* culturel et sa perception sur cette région tellement éloignée tant de son Yorkshire natal que du Sud-Est de l'Australie, continent découvert presque deux décennie auparavant par le capitaine James Cook, où il s'allait s'établir en 1807? Docteur en médecine à l'Université de Göttingen, Robert Townson a manifesté un intérêt tout particulier - notamment dans les années de sa jeunesse - pour la minéralogie, les sciences de la nature en général. On peut supposer que son voyage n'a pas uniquement eu une motivation culturelle, mais qu'il s'agissait probablement d'une mission reçue de la part du Ministère britannique des Affaires Etrangères et qui avait pour but de chercher des ressources minérales nouvelles. Cela ressort aussi du fait que *Travels in Hungary* (1797), qui contient le récit du voyage fait en 1793, est dédié à "Henry Dundas, One of his Majesty's principal secretaries of state", à qui est également adressé le texte introductif⁶. Dans la vision britannique, l'Europe Orientale - dans lequel entrait peut-être aussi l'Empire des Habsbourg - semble avoir été perçue comme la voie continentale vers l'Inde. C'est comme ça qu'on pourrait expliquer peut-être la phrase du début, ainsi que l'intérêt pour l'Europe Orientale (ou Centrale ou Centre-Orientale), intérêt qui n'a toutefois pas transgressé les Carpates au Sud ou à l'Est: "To Britain, as the mistress of India, the rest of Europe look[s] up for knowledge of that fine country; and our fame, both as a great nation and as a scientific people, requires that this expectation should not be disappointed"⁷. D'ailleurs, le fait que Robert Townson était en fait chargé d'une mission secrète semble avoir été connu par les autorités autrichiennes⁸.

A noter que le volume en anglais *Travels in Hungary* ne contient pas le passage sur la Transylvanie, mais seulement celui sur Oradea, d'ailleurs repris en

lesquels ses années de vie. Dans la note biographique son année de naissance n'est pas indiquée et l'année de sa naissance est erronée (1799). En réalité, l'auteur de la présentation dans *Călători străini...* ne semble avoir consulté aucun de ces deux instruments d'information fondamentale et tellement facilement accessibles (à la Bibliothèque de l'Académie Roumaine, même à la section usuelle).

³ *Călători străini despre Țările Române*, vol. X, II^{ème} partie, pp. 1175-1178.

⁴ *Ibidem*, p. 1178.

⁵ *Abrégé...*, pp. 351-362.

⁶ *Travels in Hungary with a short account of Vienna in the year 1793*, Londres, Printed for G. G. and J. Robinson, 1797, pp. V-VII.

⁷ *Ibidem*, p. V.

⁸ *Abrégé...*, pp. 324-326.

français dans l'*Abrégé*...⁹. Les pages sur la Transylvanie ont donc un certain intérêt, bien qu'elles soient peu nombreuses et que la vision sur les Roumains soit plutôt négative.

La connaissance des sources n'est-elle pas le moteur principal de l'historiographie? Si on n'acceptiez que des louanges de soi-même et des mots flatteurs, comment seraient les produits de cette science? N'est-il plutôt plus utile de prendre connaissance, de la manière la plus objective possible - tant que nos nombreuses limites humaines nous le permettent - tout ce qu'on a écrit, bien ou mal, sur les Roumains? Robert Townson avait une très bonne opinion sur les Hongrois et une très mauvaise sur les Roumains¹⁰. Cette attitude ressort clairement de son texte que je reproduis en annexe. Je m'empresse d'ajouter que mon intention n'est nullement de diminuer la personnalité de Robert Townson, dont les mérites dans les débuts du développement colonial de l'Australie - notamment dans le domaine de l'élevage des moutons - sont très bien établis. Il s'agit ici d'évaluer correctement son niveau de connaissances à propos d'un espace sur lequel il avait très peu d'informations, car en réalité la question sur la paternité du texte sur la Transylvanie persiste: qui en est-il l'auteur, François II Rákóczi ou Robert Townson ou même quelqu'un d'autre?

Le VIème chapitre de l'*Abrégé* dont il est question ici, a le sous-titre "*La Transylvanie. - Sa description, extraite d'un manuscrit attribué au prince Ragotski. - Pays adjacen[t]s*". En ce qui concerne la forme sous laquelle apparaît le nom du prince François II Rákóczi - "Ragotski" - cela ne nous étonne point. A cette époque-là elle apparaît très fréquemment. "On a donné, sous le nom du prince Ragotski dont nous avons déjà parlé, un ouvrage intitulé: *Testament politique et moral du prince Ragotski*: mais on doute avec raison qu'il en soit l'auteur"¹¹. Il s'agit effectivement d'un écrit apocryphe de François II Rákóczi, ouvrage très rare de nos jours que j'ai pu consulter à la Bibliothèque de l'Académie Roumaine. Il a été publié posthument à La Haye, en 1751, "chez Scheurleer"¹², c'est-à-dire 12

⁹ *Ibidem*, pp. 302-303. La brève description de la Transylvanie n'existe non plus dans la version française du récit: *Voyage en Hongrie précédé d'une description de la ville de Vienne, et des jardins impériaux de Schoenbrun*, traduit de l'anglais par C.Cantwel, enrichi de la Carte générale de la Hongrie (par Math.Korabinsky) et de dix-huit planches, tome premier, Paris, Chez Poignée, Imprimeur-Libraire, an VII.

¹⁰ *Călători străini despre Țările Române*, vol. X, II^{ème} partie, p. 1177.

¹¹ *Abrégé*..., p. 351.

¹² Dans beaucoup d'ouvrages sur François II Rákóczi, le *Testament politique et moral* (plus loin le *Testament*...) n'est pas mentionné, à la différence des *Confessions* et des *Mémoires*. Ces omissions sont probablement dues au fait qu'il s'agissait d'un ouvrage à caractère fortement théologique-philosophique, très probablement dû à un autre auteur, peut-être l'abbé Dominique Brenner, qui se trouvait à Paris, dans l'entourage du prince transylvanien en exil. Sur ce personnage, voir Béla Köpeczi, *Hongrois et Français. De Louis XIV à la Révolution française*, Paris, Editions du CNRS, 1983, pp. 248-249. La couverture du *Testament*... est reproduite comme illustration, fig. 28. Le *Testament*... a été publié en hongrois, ayant le titre *II Rákóczi Ferenc Politikai és erkölcsi végrendelete* - en 1984, à Budapest, traduit par Szávai Nándor et Kovács Ilona, avec une étude et des commentaires par Köpeczi Béla (j'ai appris l'existence de cette édition du [site http://www.matud.iif.hu/03jun/kopeczi.html](http://www.matud.iif.hu/03jun/kopeczi.html)).

ans après la parution - toujours posthume et toujours à La Haye - de l'ouvrage majeur de François II Rákóczi, *Histoire des Révolutions de Hongrie*.

L'exemplaire de la Bibliothèque de l'Académie Roumaine - contenant deux volumes liés en un seul - a une valeur bibliophile particulière. Sur le verso de la page de garde on peut voir l'empreinte d'une estampille à l'*ex libris* "Bibliotheca Schensis" et le blason Sturdza. Il s'agit de la bibliothèque très connue du boyard Dumitru C. Sturdza-Scheianu, d'après le nom duquel on a baptisé l'un des premiers manuscrits en roumain - "Psaltirea Scheiană" -, qui s'est trouvé dans la possession de ce collectionneur et éditeur de documents. Le nom de "Schensis" - forme latinisée *ad hoc* - dérive donc du village de Scheia, dans le district de Suceava, où se trouvait son manoir avec la bibliothèque.

On peut constater que le *Testament*... **ne contient pas** la description mentionnée par Townson!... En comparant le style des *Mémoires* du prince transylvanien à cet écrit, on peut s'apercevoir de la différence de style, visible même sans une analyse plus approfondie. D'ailleurs, voilà que même en 1804, la paternité du *Testament politique et moral* était contestée.

"On lui attribue aussi - continue le texte du voyageur anglo-australien - une description manuscrite de la Transylvanie, avec des remarques sur la Bulgarie, la Valachie [*sic*], la Moldavie, qu'on dit être un des fruits de sa retraite"¹². Vraisemblablement cette description manuscrite n'a pas été publiée et peut-être elle pourrait être considérée comme apocryphe. En tout cas, elle ne semble pas connue, mais vu la vastité de la bibliographie consacrée à François II Rákóczi, une assertion certaine là-dessus serait en quelque sorte risquée.

En ce qui concerne la Transylvanie et les régions avoisinantes, c'est le ton tranchant et négativiste de Robert Townson qui frappe: "Je ne connais, de tous ces pays, que ce que j'en ai lu dans cette relation; et ce que j'en ai lu, ne m'a donné aucun désir d'y voyager"¹³. Les mêmes conclusions se trouvent à la fin du chapitre: "Aucun de ces pays n'a excité ma curiosité, et j'ai borné mon voyage de Hongrie aux principales villes qui bordent le Danube, depuis Presbourg, jusqu'à Belgrade"¹⁴. Ce manque d'intérêt par rapport à la Transylvanie - longtemps principauté autonome sous suzeraineté ottomane -, ainsi qu'à la Moldavie et à la Valachie, pourrait s'expliquer par l'attitude de ce voyageur occidental envers les pays soumis anciennement ou à cette époque-là à l'Empire Ottoman. Robert Townson n'était pas un orientaliste intéressé à connaître l'inédit et le charme de l'Orient - une attitude paradoxale vu que quelques années plus tard il allait s'établir dans la si lointaine Australie.

La "description manuscrite" du prince François II Rákóczi, dans la variante notée par Townson, est tout-de-même un texte intéressant, inégal au point de vue de la valeur de l'information, mais qui mérite un regard de plus près. Le texte du

¹² *Abrégé...*, *loc. cit.*

¹³ *Ibidem*, *loc. cit.*

¹⁴ *Ibidem*, p. 362.

voyageur anglo-australien apporte à la discussion concernant le statut de la Transylvanie un témoignage en quelque sorte surprenant. Surprenant parce qu'il met l'accent sur l'identité de cette région qui a été dépendante d'entités statales plus grandes: "La Transylvanie, aujourd'hui annexée à la Hongrie, était une portion de l'ancienne Dacie. Les Romains lui donnèrent le nom qu'elle porte, à cause de sa situation au-delà des forêts qui la séparent de la Hongrie. Les lettres et les lois des Grecs s'y introduisirent et s'y conservèrent jusqu'à l'arrivée de Trajan, qui fit la conquête d'un pays que sa situation et ses défilés semblaient devoir rendre inaccessible"¹⁵. Les vestiges grecs anciens sont presque inexistantes en Transylvanie, mais la présence de l'idée de la Dacie dans un pareil contexte - dans un livre paru à Paris, en 1804 - est plutôt étonnant. Elle renvoie à nouveau au fait que le daco-roumanisme n'a pas du tout été une création de la génération de 1848 ou même de celle d'avant, que ses racines étaient profondes, la conscience de la latinité n'étant pas une création de propagande tardive. D'ailleurs, c'est toujours dans cette brève description de la Transylvanie qu'on dit que "les Valaques sont un reste des anciennes colonies [*sic*] romaines"¹⁶. Cela n'empêche pas la constatation que "la manière de vivre de cette nation est très sauvage, leurs mœurs très brutes; ils sont privés de religion, d'arts et de sciences: leurs enf[an]ts se baignent dès le bas âge à l'air libre, dans de l'eau chaude, en hiver comme en été. Depuis huit ans jusqu'à douze ou quatorze, ils sont employés à la garde des troupeaux"¹⁷.

Dans l'aperçu sur l'histoire de la Transylvanie sont énumérés, après la domination romaine, celle des Sarmates, des Goths, des Huns et des Magyars. "Jean Corvin, surnommé Huniade", le vainqueur de Mahomet II dans la bataille de Belgrade, est la personnalité envers laquelle se dirigent l'attention et l'admiration de l'auteur de ce texte¹⁸. La brève description de la composition ethnique de la Transylvanie est correcte, tout en mentionnant les Roumains¹⁹. La descendance des Sicules des anciens Scythes tient certainement de l'imaginaire médiéval, mais elle mérite d'être retenue: "Les Sicules habitent le voisinage de la Moldavie, et tiennent leurs assemblées à Neumarck [*sic*], chef-lieu de leur district: ils se croient tous de condition égale, et ne connaissent aucune distinction de noblesse et de rôtur. La distribution des dignités et des charges s'y fait par la voie du sort. Ces peuples descendent de ces anciens Scythes, qui ayant été chassés de la Pannonie s'établirent dans ce pays, et changèrent de nom, pour éviter la fureur des nations qui cherchaient à les exterminer. Leurs mœurs sont encore très grossières, et leur langage se rapproche de celui des Hongrois; mais la prononciation en est plus rude"²⁰. De nouveau, un point de vue en quelque sorte surprenant: celui de

¹⁵ *Ibidem*, pp. 351-352.

¹⁶ *Ibidem*, p. 354.

¹⁷ *Ibidem*, pp. 354-355.

¹⁸ *Ibidem*, p. 352.

¹⁹ *Ibidem*, p. 353.

²⁰ *Ibidem*, p. 354.

reconnaître la spécificité des Sicules par rapport aux Magyars. Cette identité à part des Sicules est certainement bien connue, mais en général parler d'elle est souvent considéré comme faire de la propagande territoriale. Cependant voici un voyageur occidental de la fin du XVIII^{ème} siècle qui la prenait en considération.

Parmi les ethnies qui peuplaient la Transylvanie, la plupart des renseignements concernent les Roumains, même si on les considérait comme les plus éloignés de la civilisation. La différence est même très significative: sur les Saxons, les Magyars et les Sicules quelques paragraphes²¹, sur les Roumains quelques pages²², ce qui s'explique non pas par des sentiments philoroumaines, mais par fait qu'ils représentaient la population majoritaire et peut-être aussi à cause de leur origine. La nourriture, les vêtements et leur religion étaient rurales. Les hommes de l'Eglise des Roumains sont mentionnés en ces mots: "Ils nomment Popes leurs prêtres. Mais ces Popes ne sont d'ailleurs distingués par rien des autres hommes: ils cultivent leurs champs et gardent leurs troupeaux"²³. Les éléments ethnologiques concernant le mariage et les enterrements sont regardés comme quelque chose d'exotique et même d'obscurantiste: "Toutes les choses qu'ils ne peuvent comprendre, ils les regardent comme des choses surnaturelles. Une éclipse de soleil est un combat de dragons chassés de l'enfer: dès qu'ils voient ce phénomène, ils font beaucoup de bruit et tirent continuellement des coups de fusil, pour empêcher, disent-ils, que ces dragons ne dévorent le soleil, et qu'on ne soit plongé dans une obscurité perpétuelle"²⁴.

On ne parle pas du tout de la Valachie dans cette description, mais si on croirait en la paternité de François II Rákóczi sur le texte, cette absence serait plutôt problématique. Cela à cause du fait que le prince transylvanien a entretenu des relations diverses avec des boyards du Sud des Carpates²⁵. Par contre, quelques données assez générales sont offertes sur la Moldavie, ainsi que sur la campagne de Pierre le Grand²⁶. Le régime politique de la Principauté de Moldavie est synthétisé de la manière suivante: "La Moldavie, qui confine à cette province, a son souverain particulier, qu'on nomme vaivode [*sic*] ou hospodar. Ce prince, grec de religion, est vassal du grand seigneur, lui paye un tribut et lui envoie tous les ans cinq cents chevaux et trois cents femmes pour hommage. Le sultan nomme les princes, qu'il a le

²¹ *Ibidem*, pp. 353-354.

²² *Ibidem*, pp. 355-359.

²³ *Ibidem*, p. 357.

²⁴ *Ibidem*, p. 359.

²⁵ N. Iorga, *Francisc Rákóczy al II-lea, înviatorul conștiinței naționale ungurești și românii* (François Rákóczy II, le ressusciteur de la conscience nationale hongroise, et les Roumains), dans "Analele Academiei Române. Memoriile Secțiunii Istorice", t.XXXIII, communication présentée à l'Académie Roumaine le 4 juin 1910. N.Iorga parlait de la "conception de Rákóczy de ressusciter la Hongrie des rois indépendants et d'englober en elle, sur la base des souvenirs de leur temps, les enjeux politiques et culturelles des Principautés (p. 28).

²⁶ *Abrégé...*, pp. 359-360.

pouvoir de révoquer quand il lui plaît. Il est vrai qu'il ne peut les choisir que parmi les chrétiens, ni toucher à la religion, ni donner le moindre emploi aux musulmans"²⁷.

APPENDICE

Extrait de „*Voyage en Hongrie*, de Robert Townson, publié à Londres, en 1797”, republié en français dans *l'Abrégé de l'histoire générale des voyages faits en Europe*, tome VIII, Paris, Chez Moutardier, Libraire, an XIII - 1804, pp. 351-362:

“CHAPITRE VI

La Transylvanie. - Sa description, extraite d'un manuscrit attribué au prince Ragotski. - Pays adjacen[t]s.

On a donné, sous le nom du prince Ragotski dont nous avons déjà parlé, un ouvrage intitulé: *Testament politique et moral du prince Ragotski*: mais on doute avec raison qu'il en soit l'auteur. On lui attribue aussi une description manuscrite de la Transylvanie, avec des remarques sur la Bulgarie, la Valachie, la Moldavie, qu'on dit être un des fruits de sa retraite. Je ne connais, de tous ces pays, que ce que j'en ai lu dans cette relation; et ce que j'en ai lu, ne m'a donné aucun désir d'y voyager. Voici en substance tout ce que renferme ce manuscrit:

La Transylvanie, aujourd'hui annexée à la Hongrie, était une portion de l'ancienne Dacie. Les Romains lui donnèrent le nom qu'elle porte, à cause de sa situation au-delà des forêts qui la séparent de la Hongrie. Les lettres et les lois des Grecs s'y introduisirent et s'y conservèrent jusqu'à l'arrivée de Trajan, qui fit la conquête d'un pays que sa situation et ses défilés semblaient devoir rendre inaccessible.

De la domination des Romains, elle passa rapidement sous celle des Sarmates, des Goths, des Huns et des Hongrois: un gouverneur mécontent y attira les troupes ottomanes. Jean Corvin, surnommé Huniade, se signala contre les Turcs, et se rendit si redoutable à ces infidèles, que les mères, entendant crier leurs enfan[t]s n'avaient pas de moyen plus sûr pour les faire taire, que de les menacer de l'arrivée de Huniade. Il empêcha Mahomet II de prendre Belgrade, que ce sultan avait assiégée. Il avait gagné des batailles importantes contre les généraux d'Amurat²⁸. Mahomet pleura, dit-on, la perte de ce héros, qui mourut de ses blessures, et se crut malheureux de n'avoir plus de tête assez illustre dans l'univers, contre laquelle il pût tourner ses armes, et venger l'affront qu'il avait reçu à Belgrade. Le pape Callixte²⁹ versa aussi des larmes, lorsqu'il apprit la mort de ce général, et tous les chrétiens en prirent le deuil.

²⁷ *Ibidem*, p. 359.

²⁸ Cette forme avec la lettre “a” au début apparaît souvent pour le nom du sultan Murad.

²⁹ Calixte III (Alonso de Borja) (1378-1458), pape entre 1455-1458, l'initiateur d'un projet de croisade contre les Turcs (*Le Petit Larousse*, édition 1995, p. 1212).

Ce pays est administré au nom de l'empereur, par des diètes qui s'assemblent à Herinan-Stadt³⁰ [*sic*]; un commissaire y préside de la part du prince et y expose solennellement ses ordres et ses demandes. On distingue en Transylvanie trois sortes de peuples, les Hongrois, les Saxons et les Sicules. On y voit aussi des Valaques et des Moldaves établis dans des villes écartées, uniquement appliqués aux soins des bestiaux. Toutes ces nations diffèrent par leurs lois, leur langue, leurs habillem[en]t[s], leurs moeurs, leurs usages.

Les Hongrois occupent la partie occidentale, qui a pour ville principale Clausembourg [*sic*], située dans une plaine fertile, grande, commerçante et fort peuplée, parce que toutes les religions y sont également protégées. Torda ou Torembourg [*sic*] est une autre ville remarquable par ses salines, ses antiquités romaines, et surtout par l'histoire d'une femme, qui, ayant convaincu son mari d'adultère, obtint de la justice de lui couper la tête elle-même dans la place publique.

Les Saxons possèdent le territoire le plus étendu, le plus riche, le plus abondant en vins, en blé et en pâturages. Ce pays est arrosé par un grand nombre de rivières, et contient des mines d'or et d'argent. La ville capitale de la province se nomme Seben³¹ [*sic*], située sur la rivière de ce nom. Les Hongrois, les Sicules et les Valaques n'en peuvent occuper que les faubourgs: les seuls Saxons peuplent la cité, y ont un collège protestant et une bibliothèque. Cette ville est bien fortifiée, a son château sur une hauteur, comme c'est l'usage, et l'on y tient tous les ans une foire très fréquentée.

Les Sicules habitent le voisinage de la Moldavie, et tiennent leurs assemblée à Neumarck [*sic*], chef-lieu de leur district: ils se croient tous de condition égale, et ne connaissent aucune distinction de noblesse et de rôtur. La distribution des dignités et des charges s'y fait par la voie du sort. Ces peuples descendent de ces anciens Scythes, qui ayant été chassés de la Pannonie, s'établirent dans ce pays, et changèrent de nom, pour éviter la fureur des nations qui cherchaient à les exterminer. Leurs moeurs sont encore très grossières, et leur langage se rapproche de celui des Hongrois; mais la prononciation en est plus rude.

Les Valaques sont un reste des anciennes colonies romaines: la manière de vivre de cette nation est très sauvage, leurs moeurs très brutes; ils sont privés de religion, d'arts et de sciences: leurs enf[an]t[s] se baignent dès le bas âge à l'air libre, dans de l'eau chaude, en hiver comme en été. Depuis huit ans jusqu'à douze ou quatorze, ils sont employés à la garde des troupeaux. Les jeunes filles sont instruites dans ce qui concerne le ménage; elles dépouillent les coques de soie et la filent. Le blé de Turquie est ce que ce peuple cultive le plus. Ils fabriquent une sorte d'eau-de-vie avec leurs fruits, qu'ils nomment *ratié*, et qu'ils boivent abondamment. Leur nourriture est aussi simple que leur habillement: elle consiste le plus ordinairement en une espèce de pain fait sans levain, et cuit entre les cendres

³⁰ La forme correcte est bien sûr "Hermannstadt".

³¹ Le nom hongrois de la ville de Sibiu est "Szeben".

chaudes, qu'il nomment *malai*. Le surplus de leur nourriture est très peu de viande, du lait, du fromage, des haricots et quelques fruits.

A l'égard de leur habillement, il varie beaucoup entre eux: mais le plus communément les hommes portent une espèce de haut-de-chausse de laine blanche, à la manière des Hongrois; des souliers ou pantouffles faits de peau de boeuf non travaillée, une chemise ouverte sur la poitrine, à la manière française, et un justaucorps de laine blanche à manches longues, avec un bonnet fourré ou fait avec de la peau. Les femmes ont de longues chemises qui leur pendent jusqu'à la cheville des pieds, et une sorte de tablier devant et derrière, de couleur, lié par une ceinture; et elles mettent là-dessus une espèce de robe ou casaquin d'un gros drap, qui est toujours plus court que la chemise. La parure des filles consiste en pendants d'oreilles faits avec du similor, en pierres fausses et en perles; elles portent aussi différentes sortes de colliers: cet appareil fait qu'on entend une Valaque endimanchée d'aussi loin qu'on peut l'apercevoir. Ces filles se marient fort jeunes. Nulle part on ne voit une femme désœuvrée: qu'elles marchent ou non, on les voit toujours travailler. Elles apportent ordinairement sur la tête ce qu'elles vont vendre au marché: elles portent quelquefois un enfant sur leur tête, pendant qu'elles ont une quenouille à leur côté, avec laquelle elles filent tout le long du chemin. Ces femmes font elles-mêmes tout ce dont elles ont besoin. A l'exception d'un carême qui leur prend à peu près la moitié de l'année, et que souvent ils observent si rigoureusement, qu'ils n'osent manger ni chair, ni poisson, ni oeufs, ni lait; ils n'ont d'ailleurs aucun autre devoir de religion. Ce carême leur est si sacré, que rien n'est capable de le leur faire modérer ni interrompre. Un voleur même de cette nation, pendant ses brigandages, l'observe très scrupuleusement; et ce qu'il y a de singulier, c'est qu'il dit que Dieu ne bénirait pas ses entreprises sans cela. Dans quelle affreuse barbarie ce peuple n'est-il pas plongé, et combien l'idée de la vertu est méconnu chez lui ! Ils nomment *Popes* leurs prêtres. Mais ces Popes ne sont d'ailleurs distingués par rien des autres hommes: ils cultivent leurs champs et gardent leurs troupeaux.

Les usages et les cérémonies de leur religion ont plus de rapport avec le judaïsme qu'avec la religion chrétienne. Jamais femme parmi eux, n'oserait tuer un animal, de quelque espèce qu'il soit.

Les nouvelles mariées sont voilées le jour de leurs noces. Elles sont obligées de donner un baiser à celui qui leur ôte ce voile; mais aussi elles acquièrent par là le droit d'exiger de lui un présent. Les enterremen[t]s sont ce qu'il y a de plus plaisant parmi eux. Ils transportent leurs morts avec des hurlemen[t]s effroyables: aussitôt que les Popes ont récité quelques prières, on les descend dans la fosse. Pendant ce temps, les amis du mort et les personnes qui étaient de sa connaissance, poussent de grands cris, et lui demandent pourquoi il est mort. Après l'avoir arrangé dans sa tombe, on met sur sa tête une croix et une grande pierre, afin, disent-ils, qu'aucun vampire ne le vienne sucer. On parfume le tombeau et on y verse du vin à dessein de le purifier. Ils retournent à la maison, et font du pain avec de la farine de froment; on le mange dans l'intention de s'attirer la bienveillance de

l'âme du défunt. On va crier sur le tombeau et l'arroser avec du vin pendant quelques jours. Quand un jeune homme meurt, on lui fait les plus grands honneurs: on place sur sa tombe une perche à laquelle la veuve a attaché une couronne de fleurs, un bout d'aile d'oiseau et un morceau de drap.

Le vol et l'adultère ne sont comptés pour rien parmi eux, et cependant, par une contradiction inconcevable, si une fille tombe dans quelque faute contre son honneur, elle est diffamée et regardée comme ayant commis un grand péché. Quant au meurtre, il ne peut être absous par leurs prêtres mêmes; il n'y a que Dieu, disent-ils, qui le puisse. Toutes les choses qu'ils ne peuvent comprendre, ils les regardent comme des choses surnaturelles. Une éclipse de soleil est un combat de dragons chassés de l'enfer: dès qu'ils voient ce phénomène, ils font beaucoup de bruit et tirent continuellement des coups de fusil, pour empêcher, disent-ils, que ces dragons ne dévorent le soleil, et qu'on ne soit plongé dans une obscurité perpétuelle.

Jamais les Valaques n'oseraient se servir d'une broche de hêtre pour faire rôti leur viande, à cause d'un feu rougeâtre qui circule dans cet arbre au printemps, et par la raison que les Turcs s'en servent pour empaler les chrétiens.

La Moldavie, qui confine à cette province, a son souverain particulier, qu'on nomme vaivode ou hospodar. Ce prince, grec de religion, est vassal du grand seigneur, lui paye un tribut et lui envoie tous les ans cinq cents chevaux et trois cents femmes pour hommage. Le sultan nomme les princes, qu'il a le pouvoir de révoquer quand il lui plaît. Il est vrai qu'il ne peut les choisir que parmi les chrétiens, ni toucher à la religion, ni donner le moindre emploi aux musulmans.

La Moldavie est arrosée par plusieurs rivières, dont la principale se nomme la [*sic*] Pruth. Ce nom rappelle la fameuse campagne de Pierre le Grand³², qui fut sur le point de se rendre prisonnier aux Turcs, campés sur les bords de cette rivière. On sait avec quelle ardeur son épouse Catherine³³, en corrompant le grand visir, sut le tirer de ce mauvais pas. Quelques-uns ont voulu excuser ce ministre; mais le czar, lorsqu'il fit couronner cette princesse, dit expressément qu'elle lui avait été d'un grand secours à la bataille du Pruth, où son armée se trouvait réduite à vingt-deux mille hommes.

Jassy est la capitale de la Moldavie et le séjour de l'hospodar. Quoique d'une grandeur médiocre, sa situation et les ouvrages dont elle est munie, en font une place importante. *Sotzabă*³⁴, autre ville située dans la partie occidentale, est le siège du métropolitain grec, qui prend le titre d'exarque. *Choczim*³⁵ appartient au

³² Sur la campagne du Prut, voir, parmi d'autres références possibles, Mustafa Ali Mehmed, *Istoria turcilor* (L'histoire des Turcs), Bucarest, Editura Științifică și Enciclopedică, 1976, pp. 251-253.

³³ Catherine Skawronska (1689-1727), la seconde épouse (dès 1707) de Pierre le Grand, tsarine sous le nom de Catherine I.

³⁴ C'est-à-dire Suceava.

³⁵ C'est-à-dire Hotin.

grand seigneur, qui y entretient une forte garnison. Les Turcs la regardent comme le rempart de leur empire contre les attaques de la Russie.

Le mont *Hoemus*³⁶ [*sic*], si souvent célébré par les poètes, est situé dans cette contrée, et se nomme *Argentaro*. On rapporte que Philippe de Macédoine ayant ouï dire que du haut de cette montagne on voyait les Alpes, monta sur son sommet; mais il ne put les apercevoir à cause des nuages.

Dans le Sangiacat de Silistrie, jadis habité par les Scythes, on découvre encore quelques restes de la ville de Tomi, aujourd'hui Tomisvar³⁷ [*sic*], près de la mer Noire, où le malheureux Ovide fut exilé et mourut.

Entre Silestrie³⁸ et les embouchures du Danube, on trouve un peuple anciennement venu de la Tartarie asiatique, et dont on vante encore l'hospitalité. Lorsqu'un voyageur, de quelque pays, de quelque religion qu'il soit, arrive dans un village, les pères ou les mères de famille paraissent devant leur porte, invitent avec ins[is]tance l'étranger à entrer chez eux, et le nourrissent lui et son cheval pendant trois jours, avec une générosité dont on voit ailleurs très peu d'exemples. Ils arrangent une cabane uniquement destinée à cet usage, la garnissent de petits lits rangés autour du feu, et le voyageur peut s'en servir à sa commodité.

Voilà ce qu'offre de plus remarquable la relation manuscrite du prince Ragotski. Aucun de ces pays n'a excité ma curiosité, et j'ai borné mon voyage de Hongrie aux principales villes qui bordent le Danube, depuis Presbourg, jusqu'à Belgrade".

- Résumé -

L'article met en lumière un texte inconnu sur la Transylvanie et ses habitants, contenu dans le huitième tome de *l'Abrégé de l'histoire générale des voyages faits en Europe. Suite du voyage en Allemagne* (Paris, Chez Moutardier, Libraire, 1804, pp.351-362), par le anglo-australien Robert Townson (1764-1827). Il s'agit de la traduction française de son récit intitulé *Voyage en Hongrie*, paru en anglais à Londres, en 1797, à laquelle est ajoutée cette description de la Transylvanie, que Robert Townson indiquait comme faisant partie d'un manuscrit du prince François II Rákóczi. Ce texte n'est pas inclu ni dans ses *Mémoires* ni dans ses *Confessions* ni dans son *Testament politique et moral*. La description apocryphe de la Transylvanie contient des considérations historiques et ethnologiques sur les habitants de cette région pour laquelle - à la différence de la Hongrie - l'auteur n'a pas eu beaucoup de sympathie.

³⁶ "Haemus" était, comme on le sait, le nom antique des Monts Balkans.

³⁷ Il s'agit bien évidemment d'une confusion entre la ville de Tomis (Constanța) et celle de Timișoara (Temesvár, d'où la forme hybride "Tomisvar").

³⁸ C'est-à-dire Silistra.

On parle de l'appartenance antique de la Transylvanie à la Dacie, des dominations successives de cette contrée, des Hongrois, des Saxons et des Sicules qu'on considère en tant que descendants des Scythes. La plupart des renseignements concernent les Roumains dont on reconnaît l'origine latine mais qu'on voit comme une population restée dans un état assez primitif par rapport aux autres population du pays.

La paternité de cette description de la Transylvanie reste - me semble-t-il - plutôt entourée de mystère. Qui est-ce qui en est le vrai auteur, François II Rákóczi, Robert Townson ou même quelqu'un d'autre?